

## Du même auteur

*Bonsai*

Rivages, 2008

*La Vie privée des arbres*

Rivages, 2009

ALEJANDRO ZAMBRA

# Personnages secondaires

*traduit de l'espagnol (Chili)  
par Denise Laroutis*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Anagrama en 2011,  
sous le titre : *Formas de volver a casa*.

ISBN 978.2.82360.095.7

© Alejandro Zambra, 2011.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition  
en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Andrea*



*Aujourd'hui, je sais marcher ;  
je n'apprendrai jamais plus.*

Walter Benjamin

*Au lieu de hurler, j'écris des livres.*

Romain Gary



# I. PERSONNAGES SECONDAIRES



Un jour, je me suis perdu. J'avais six ou sept ans. J'étais distrait, je marchais et, tout à coup, je n'ai plus vu mes parents. J'ai eu peur, mais je me suis remis en route aussi vite et je suis arrivé chez moi avant eux – ils étaient dans tous leurs états, me cherchaient partout, mais, ce soir-là, j'ai cru que c'étaient eux qui s'étaient perdus. Que je savais retourner chez moi et pas eux.

Tu as pris un autre chemin, m'a dit ma mère plus tard, les yeux encore remplis de larmes.

C'est vous qui avez pris un autre chemin, je me disais, mais je gardais mes réflexions pour moi.

Papa était dans son fauteuil et regardait devant lui tranquillement. J'ai parfois l'impression qu'il a toujours été assis là, à cogiter. Mais peut-être qu'il ne cogitait pas. Peut-être qu'il fermait juste les yeux et prenait le présent avec calme, ou résignation. Ce soir-là, il a parlé pourtant : c'est bien, m'a-t-il dit, tu as dominé l'adversité... Ma mère lui jetait un regard inquiet, ce qui n'empêchait pas mon père de me débiter son discours confus sur l'adversité.

Je me suis installé dans le fauteuil en face de lui et j'ai fait semblant de dormir. Je les ai entendus se disputer, comme

d'habitude. Elle disait cinq phrases, il répliquait d'un seul mot. Parfois, il tranchait : non. Parfois, il répondait, au bord du cri : mensonge. Et parfois, comme dans la police : négatif.

Ce soir-là, ma mère m'a porté dans mon lit et m'a dit, en devinant peut-être que je faisais semblant de dormir et que je l'écoutais avec attention, avec curiosité : papa a raison. Maintenant, nous avons compris que tu ne te perdras pas. Tu sais aller seul dans la rue. Mais tu devrais faire plus attention au chemin que tu prends. Et tu devrais marcher plus vite.

J'en ai tenu compte. À partir de ce soir-là, j'ai marché plus vite. Et deux ans plus tard, la première fois que je lui ai parlé, Claudia m'a demandé pourquoi je marchais si vite. Elle avait passé des jours et des jours à me suivre, à m'espionner. Nous nous connaissions depuis peu, depuis le tremblement de terre, le 3 mars 1985, mais nous ne nous étions pas parlé cette nuit-là.

Claudia avait douze ans et moi neuf, ce qui rendait notre amitié impossible. Mais nous avons été amis, un peu comme ça. Nous discutons beaucoup. Parfois, je me dis que j'écris ce livre pour me remémorer nos conversations.

La nuit du tremblement de terre, j'avais peur, mais j'aimais bien aussi ce qui arrivait.

Devant une maison, sur le bout de terre entre la grille et le mur, les adultes ont monté deux tentes pour qu'on puisse dormir, nous les enfants. Au départ, c'était compliqué, parce qu'on voulait tous dormir dans la tente qui avait une forme d'igloo – c'était nouveau à l'époque –, mais elle a été attribuée aux filles. Les garçons, on s'est enfermés pour se bagarrer en silence, c'était ce qu'on faisait quand on était seuls : se taper dessus joyeusement et furieusement. Mais à peine avait-on commencé que le rouquin a saigné du nez et il a fallu trouver un autre jeu.

L'un de nous a eu l'idée de jouer à faire son testament et, au début, on a trouvé que c'était une bonne idée, mais on s'est vite rendu compte que c'était n'importe quoi, qu'il suffisait d'un tremblement de terre plus fort que les autres pour que le monde soit terminé et qu'il n'y ait plus personne à qui laisser ses affaires. Après, on a imaginé que la Terre était comme un chien qui se secoue, avec les gens qui sont projetés comme des puces dans l'espace, et on a telle-

ment pensé à cette image que ça nous a fait rire et donné sommeil en même temps.

Moi, je ne voulais pas dormir. Je n'avais jamais été aussi fatigué de ma vie : c'était une nouvelle fatigue qui me brûlait les yeux. J'ai décidé que je veillerais toute la nuit et j'ai essayé de me faufiler dans l'igloo pour continuer à parler avec les filles, mais celle du carabinier m'a jeté dehors en disant que je voulais les violer. Je ne savais pas très bien ce qu'était un violeur, pourtant ça ne m'a pas empêché de jurer que je ne voulais pas les violer, que je voulais seulement les regarder, et elle a eu un rire moqueur et m'a répondu que les violeurs disaient toujours ça. Il m'a fallu rester dehors, je les entendais inventer un jeu où les poupées étaient les seules survivantes – les filles berçaient leurs petites bonnes femmes et éclataient en sanglots en constatant qu'elles étaient mortes, mais l'une d'elles pensait que c'était mieux comme ça parce qu'elle avait toujours trouvé puante la race humaine. À la fin, elles se sont disputé le pouvoir, il me semblait que la discussion n'en finirait jamais, mais elles ont vite adopté la bonne solution, car il n'y avait qu'une seule vraie Barbie parmi toutes les poupées. C'est elle qui a gagné.

J'ai trouvé une chaise de plage parmi les décombres et je me suis approché timidement du feu des adultes. Ça me faisait bizarre de voir les habitants de la rue réunis tous ensemble, peut-être pour la première fois. Ils éclusaient leur peur avec des rasades de vin et de longs regards complices. Quelqu'un a apporté une vieille table en bois et l'a mise dans le feu, telle quelle – si c'est comme ça, je vais mettre ma guitare avec, a dit mon père, et tout le monde

PERSONNAGES SECONDAIRES

a rigolé, même moi, qui étais un peu déconcerté, car ce n'était pas dans les habitudes de mon père de plaisanter. Sur ce, Raúl, notre voisin, est arrivé avec Magali et Claudia. Ma sœur et ma nièce, a-t-il dit. Après le tremblement de terre, il était allé les chercher et il revenait à l'instant, visiblement soulagé.

Raúl était un cas dans notre lotissement, il vivait seul. Ça me dépassait qu'on puisse vivre seul. Je me disais que c'était une sorte de punition ou de maladie, d'être seul.

Le matin où il était arrivé, avec un matelas attaché sur le toit de sa Fiat 500, j'avais demandé à maman quand arriverait le reste de sa famille, et elle m'avait répondu doucement : ce n'est pas tout le monde qui a une famille. Je m'étais dit alors que nous l'aiderions, mais, plus tard, j'ai compris, non sans surprise, que mes parents n'avaient aucune intention d'aider Raúl. Ils ne voyaient pas pourquoi ils l'auraient fait et éprouvaient même une certaine réticence à l'égard de cet homme maigre et silencieux. Nous étions voisins, nous partageions un mur et une rangée de troènes, mais une distance immense nous séparait.

Dans le quartier, on disait que Raúl était démocrate-chrétien et je trouvais ça intéressant. Difficile d'expliquer aujourd'hui pourquoi un enfant de neuf ans trouvait intéressant qu'on soit démocrate-chrétien. J'imaginai peut-être un lien entre le fait d'être démocrate-chrétien et la tristesse d'une vie solitaire. Je n'avais jamais vu papa parler avec Raúl, du coup, ça m'a frappé, cette nuit-là, de les voir fumer leur cigarette

ensemble. Je croyais qu'ils parlaient de la solitude, que mon père lui donnait des conseils pour s'en sortir, même si ce n'était pas son rayon, la solitude.

Magali, pendant ce temps-là, serrait Claudia contre elle dans un coin à l'écart du groupe. Elles avaient l'air gênées. Par politesse, mais peut-être aussi avec une pointe de méchanceté, une dame du quartier demanda à Magali ce qu'elle faisait dans la vie et la réponse de celle-ci fusa, très vite, comme si elle attendait la question : professeur d'anglais.

Il était très tard, on m'a envoyé me coucher. J'ai dû me faire une place, à contrecœur, dans la tente. Je craignais de m'endormir, mais je me suis tenu éveillé en écoutant ces voix perdues dans la nuit. J'ai compris que Raúl était allé raccompagner sa sœur et sa nièce, car les gens se sont mis à parler d'elles. Quelqu'un a dit que la petite était spéciale. Je ne l'avais pas trouvée spéciale du tout. Je l'avais trouvée belle. Et l'autre, a dit ma mère, elle n'a pas une tête de professeur d'anglais – elle a la tête d'une femme qui tient son ménage, ni plus ni moins, a ajouté quelqu'un, et ils se sont amusés comme ça encore un moment.

J'ai pensé à ce que c'était, une tête de professeur d'anglais, à comment ça devait être, une tête de professeur d'anglais. J'ai pensé à ma mère, à mon père. J'ai pensé : ils ont une tête de quoi, mes parents ? Mais nos parents n'ont jamais vraiment une tête de quoi que ce soit. Nous n'apprenons jamais à les regarder comme ils sont.

Je croyais que nous dormirions dehors pendant des semaines, des mois, en attendant le lointain camion qui arriverait avec de la nourriture et des couvertures, et je m'imaginai même en train de parler à la télévision, de remercier tous les Chiliens de leur aide, comme pour les tempêtes – je pensais à ces pluies terribles d'autres années, quand je ne pouvais pas sortir et qu'il était presque obligatoire de rester devant l'écran, à regarder les gens qui avaient tout perdu.

Mais il ne se passa rien de tel. Le calme revint presque aussitôt. Dans ce coin perdu à l'ouest de Santiago, le tremblement de terre ne fut qu'une incroyable peur. Quelques murs de briques s'écroulèrent, mais il n'y eut ni grands dommages, ni blessés, ni morts. La télé montrait le port de San Antonio détruit et des rues que j'avais vues ou croyais avoir vues les rares fois où nous étions allés dans le centre de Santiago. Confusément, je devinais que c'était ça, la véritable douleur.

S'il y avait quelque chose à apprendre, nous ne l'avons pas appris. Je crois maintenant qu'il est bien de ne plus faire confiance au sol, qu'il faut savoir que tout peut s'écrouler d'un instant à l'autre. Mais, cette fois-là, nous sommes simplement retournés à notre petite vie.

Papa a constaté avec satisfaction que les dégâts étaient minimes chez nous : juste quelques fissures dans les murs et une fenêtre en miettes. Maman a seulement regretté la perte de ses verres du Zodiaque. Huit de cassés, dont le sien (Poissons), celui de mon père (Lion) et celui que ma grand-mère prenait quand elle venait chez nous (Scorpion) – c'est pas grave, on en a d'autres, on n'a pas besoin d'avoir autant de verres, a dit mon père, et elle a répondu sans le regarder, en me regardant, moi : le tien, c'est le seul qui reste. Elle est aussitôt allée chercher le verre Balance, me l'a remis d'un geste solennel et a été un peu déprimée dans les jours qui ont suivi, puis elle a songé à faire cadeau des autres à des Gémeaux, des Vierges, des Verseaux.

La bonne nouvelle, c'était que nous n'étions pas près de retourner à l'école. L'ancien bâtiment avait subi des dommages importants et ceux qui l'avaient vu parlaient d'un tas de ruines. J'avais du mal à imaginer mon école détruite, mais je ne ressentais aucune tristesse. Je ressentais seulement de la curiosité. Je me souvenais surtout du bout de terrain au fond de la cour, nous y jouions pendant les heures où nous n'avions pas classe, et du mur sur lequel les grands faisaient des graffitis. Je pensais à tous ces messages explosant en mille morceaux, éparpillés dans la cendre qui couvrait le sol – messages burlesques, phrases pour ou contre le Colo-Colo, pour ou contre Pinochet. Il y avait une phrase en particulier que je trouvais géniale : *A Pinochet le gusta el pico*. (Pinochet aime le *pisco* ou le *pico*, la queue. On comprenait ce qu'on voulait.)

J'étais, j'ai toujours été et je serai toujours supporter du Colo-Colo. Quant à Pinochet, pour moi, c'était une star de

## PERSONNAGES SECONDAIRES

la télévision qui avait une émission à horaire variable, et je le haïssais à cause de ça, à cause de ces chaînes nationales à la con qui interrompaient leurs programmes au meilleur moment. Par la suite, je l'ai haï parce que c'était un salaud, un assassin, mais à l'époque, je le haïssais juste à cause de ces one-man shows intempestifs que papa regardait sans dire un mot, sans laisser affleurer la moindre expression, sauf qu'il tirait plus intensément sur la cigarette toujours cousue à sa bouche.

Le père du rouquin est parti pour Miami et en est revenu avec une batte et un gant de base-ball pour son fils. Cadeau qui a produit une cassure inattendue dans nos mœurs. Pendant quelques jours, on a abandonné le football pour ce sport lent et pas très malin qui hypnotisait pourtant mes copains. Notre place était sans doute la seule de tout le pays où les garçons préféraient jouer au base-ball plutôt qu'au foot. J'avais beaucoup de mal à taper dans la balle ou à bien la lancer et, du coup, je me suis retrouvé rapidement sur le banc. Le rouquin y a gagné en popularité et c'est ainsi qu'à cause du base-ball je n'ai plus eu de copains.

Les après-midi, résigné à ma solitude, je sortais pour me dégourdir les jambes, comme on dit : je marchais en m'aventurant dans des trajets de plus en plus longs qui, cependant, respectaient presque toujours une certaine géométrie circulaire. J'allais jusqu'au bout des tracés, des pâtés de maisons, où m'apparaissaient de nouveaux paysages, bien que le monde ne change pas tant que ça : les mêmes maisons neuves construites à toute vitesse, comme pour obéir à un besoin urgent, et pourtant solides, résistantes. En quelques semaines, la plupart des murs avaient été restaurés et ren-